PHILIPPE LE SAVOYARD, OU L'ORIGINE DES PONTS-NEUFS,

DIVERTISSEMENT EN UN ACTE ET EN PROSE, MÊLÉ DE VAUDEVILLES;

Par CHAZET, ARMAND GOUFFÉ, GEORGES DUVAL,

Représenté pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le 15 Nivose an 9.



A PARIS,

Chez FAVRE, libraire, palais du Tribunat, galeries de bois, N°. 220, aux neuf muses; et à son Magasin, rue Traversière-Honoré, N°. 845, vis-à-vis celle Langlade.
BARBA, libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre de la République, N°. 52.

An IX. (1801).

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PHILIPPE LE SAVOYARD, fameux Chanteur du Pont-Neuf.	*Duchaume.*
TABARIN, bouffon, marchand d'Orvietan.	*Carpentier.*
BOILEAU DESPRÉAUX.	*Hypolite.*
Le Comte DU BROUSSIN, fameux gourmet.	*Chapelle.*
COLLETET, mauvais poëte.	*Lenoble.*
La Veuve CRENET, aubergiste à la pomme de pin.	*Melle. Blosseville.*

La Scène est à Paris, sur le Pont-Neuf.

PHILIPPE LE SAVOYARD,

OU L'ORIGINE DES PONTS-NEUFS.

Le Théâtre représente le Pont-Neuf. A gauche est un cabaret ayant pour enseigne : à la pomme de pin, la veuve Crenet. *A droite, une boutique au-devant de laquelle sont deux tréteaux, dont l'un a pour enseigne :* au remède universel : Tabarin. *Au fond, la grille et le cheval de bronze.*

SCÈNE PREMIÈRE.

TABARIN, La Veuve CRENET.

TABARIN.

OH ! que non, madame Crenet, je ne vous quitte pas sans avoir une petite explication avec vous.

LA VEUVE.

Et à quel sujet, M. Tabarin ?

TABARIN.

Vous savez, aimable veuve, que la réputation la mieux établie dans Paris et sa banlieue, est la réputation de votre serviteur Tabarin.

LA VEUVE.

Après ?

TABARIN.

Que pour les sciences profondes, superficielles, utiles,

agréables [illegible]uffones ou sérieuses, il n'est personne de comparable à Tabarin.

LA VEUVE.

A quoi bon, je vous prie, cette pompeuse énumération de vos talents ?

TABARIN.

Vous ne devinez....

LA VEUVE.

Rien.

TABARIN.

Depuis que j'ai établi le théâtre de ma gloire en face de votre cabaret, l'habitude de vous voir m'a fait ressentir ce que vulgairement on appelle de l'amour; quand on aime, on veut être aimé.

LA VEUVE.

On veut.... Et vous croyez que pour être aimé il suffit de le vouloir ?

TABARIN.

Cela ne suffit pas à tout le monde.

LA VEUVE.

J'entends !.... Et cela vous suffit à vous ?

TABARIN.

Tenez, aimable veuve, j'y vois clair; vous prenez avec moi un petit air moqueur; mais vous n'aviez pas cet air-là avant qu'un certain chanteur n'arrivât sur le Pont-neuf, où il nous étourdit sans cesse de sa voix discordante et de ses insipides chansons.

LA VEUVE.

Insipides ! oh ! tout le monde ne juge pas aussi sévèrement Philippe.

TABARIN, *avec ironie.*

Qu'on surnomme le Savoyard.

LA VEUVE.

Surnom qu'il a su ennoblir.

AIR: *Une fille est un oiseau.*

Pour entendre ses chansons,
Au Pont-neuf on l'environne;
Gratis au Public il donne
Souvent de sages leçons.
Sur les mœurs, la politique,
Il exerce sa critique,
Ses paroles, sa musique,
Tout est piquant, tout est neuf:
Aussi, dès qu'un vaudeville
Se répète et court la Ville,
On le surnomme *Pont-Neuf.*

TABARIN.

Ses admirateurs ne sont pas difficiles; un bélître sans talent, sans réputation.

LA VEUVE.

Sans réputation! Il est connu de tout le monde.

TABARIN.

AIR: *Aimé de la belle Ninon.*

Que m'importe qu'il soit connu?
Autant que lui chacun peut l'être;
En ce lieu le premier venu
Aisément se fera connaître.
De Paris sans faire le tour,
Sans aller faire au loin sa ronde,
Sur le Pont-Neuf qu'on reste un jour,
On est connu de bien du monde.

LA VEUVE.

Mais si je vous disais qu'on parle du Savoyard, même à la cour.

TABARIN.

Il est un peu fort celui-là.

LA VEUVE.

Et qu'aujourd'hui M. le comte Dubroussin, ce fameux

gourmet, vient tout exprès chez moi pour entendre ses chansons.

TABARIN.

Allons donc !

LA VEUVE.

Et qu'il amène le célèbre Boileau.

TABARIN.

Comment ! ce Boileau qui s'est avisé de m'appeler... un Apollon travesti ?

LA VEUVE.

Et qui en publiant que défunt M. Crenet, mon mari, vendait du vin mêlé de lignage pour du vin de l'hermitage, a fait notre fortune, et m'a mise à même de m'établir à la place Dauphine.

TABARIN.

S'il a fait votre fortune en disant du mal de vous, la mienne est assurée ! et je suis un excellent parti pour vous, car ce Boileau m'étrille de la bonne manière.

LA VEUVE.

Le calcul est neuf. (*On entend le refrein d'une ronde*). Voici notre chanteur, j'entends les acclamations de sa nombreuse escorte.

TABARIN.

Qu'il s'est composée à mes dépens.

LA VEUVE.

Allons, vive la joie M. Tabarin. Faites comme les autres.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PHILIPPE, AUDITEURS.

PHILIPPE, *s'accompagnant sur son violon.*

AIR : *Des triolets.*

Venez chanter et rire
Près du joyeux Chansonnier.

CHŒUR.

Allons chanter et rire
Près du joyeux chansonnier.

PHILIPPE.

On chante mieux au cabaret ;
Aussi, pour être toujours prêt,
Je loge exprès
Tout près.

CHŒUR.

On chante mieux, etc.

PHILIPPE.

Pour bien monter ma lyre,
Bacchus vaut mieux qu'Apollon.

CHŒUR.

Puisque le vin l'inspire,
Vite, apportez un flacon.

PHILIPPE.

La soif, ce tourment sans égal,
Fait chanter mal ;
De mes chants, vous le voyez bien,
On n'entend rien.
Pour ma santé, pour ma gloire
Je vais boire :
J'ai plus d'esprit, plus de voix,
Lorsque je bois.

LA VEUVE, *à Tabarin.*

Toujours son humeur est la même,
Près de lui chacun est enchanté,
Et sans le vouloir, il faut qu'on l'aime,
Ou qu'on n'aime pas la gaîté.

TABARIN.

Moi, je trouve inoui,
Oui,
Oui,
Qu'un chanteur vienne à ma barbe
Me ravir

Le doux plaisir
De guérir,
Par mon élixir,
Pour vendre ici ma rhubarbe !
Par sainte Barbe !
Je tiens bon.
Les gens de bon sens, avec raison,
Viendront à foison
Prendre ma rhubarbe,
Et riront de sa chanson.

PHILIPPE.

De la folie,
Aimables nourrissons,
Que la saillie
Anime vos chansons :
Ayez sans cesse,
Pour faire un bon refrein,
Esprit et finesse,
Gaîté franche... et bon vin !

Allons, qu'on se retire
Pour que j'entre au cabaret.
Mais à chanter et rire
Avant peu, tenez-vous prêts.
Amis, je suis las de crier ;
Je vais boire, pour essayer
De mieux vous égayer.

CHŒUR.

Amis, il est las, etc.

PHILIPPE.

Allons, qu'on se retire
Pour que j'entre au cabaret.

CHŒUR, *sortant.*

Mais à chanter et rire
Que bientôt chacun soit prêt.

(*Ils sortent*.

SCÈNE

SCÈNE III.

PHILIPPE, TABARIN, la veuve CRENET.

PHILIPPE, *à la veuve Crenet.*

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Apportez-moi du jus d'octobre,
J'ai grand besoin de boire un coup.
Vous savez combien je suis sobre...
J'en veux du meilleur et beaucoup.

LA VEUVE, *entrant.*

Vous allez avoir ce que vous demandez.

TABARIN.

Toujours le verre à la main, c'est édifiant.

PHILIPPE, *chantant.*

Eh! mais ouida!
Comment peut-on trouver du mal à ça!

LA VEUVE *apporte une bouteille qu'elle pose sur la table.*

Le vin est tiré.

PHILIPPE.

Il faut le boire. (*Il chante*).

A boire,
A boire,
A boire,
Peut-on vivre sans boire?
Peut-on vivre sans boire un coup?

TABARIN.

L'ivrogne!

LA VEUVE.

L'heureux caractère!

PHILIPPE, *buvant.*

AIR : *de la fanfare de Saint-Cloud.*

Si ma règle était suivie,
On serait gai chaque jour;

Pour bien employer la vie,
Je chante et bois tour à tour.
Tonr à tonr le vin, la gloire,
Tous deux viennent me tenter,
D'abord je chante pour boire,
Et pnis je bois pour chanter.

TABARIN.

Et l'un vous fait souvent négliger l'autre.

PHILIPPE.

AIR: *Turlurette.*

A la hâte je boirai,
Et gaîment je chanterai,
Qnand ma voix sera plus nette,
Tnrlurette (*bis*).
Une chansonnette.

LA VEUVE

Quelle franche gaîté !

PHILIPPE, *voulant l'embrasser.*

Si elle est de votre goût, charmante veuve....

LA VEUVE, *riant un peu.*

Un moment; ces plaisanteries-là....

TABARIN.

Ne plaisent pas à Madame, et me déplaisent à moi.

LA VEUVE, *riant.*

Vous entendez, elles déplaisent à Monsieur.

PHILIPPE.

Oui-dà.

TABARIN.

Sans doute, j'ai quelque droit sur son cœur.... et son intérêt veut qu'elle m'épouse.....

LA VEUVE.

Peste ! il faut que je me presse.

TABARIN.

Assurément. N'est-ce pas moi dont les talens attirent sans cesse devant votre cabaret une foule immense....

PHILIPPE.

Qui n'entre jamais chez vous. Moi c'est bien différent.

AIR : *Quand la Mer-Rouge apparut.*

Altéré par un refrein,
Tout mon auditoire,
Quand il a chanté le vin,
Court gaîment en boire :
Mais tes malheureux chalans,
Maigres, pâles et dolens,
Fuyant à regret
Loin du cabaret,
Et quittant
Tristement
Le tonneau
Pour de l'eau...
Pour finir l'histoire,
Boivent l'onde noire.

PHILIPPE et TABARIN.

Et si Madame veut s'assurer un sort brillant. . . .

LA VEUVE.

Intérêt à part, je ne me déterminerai qu'en faveur de celui qui saura me plaire.

PHILIPPE et TABARIN.

AIR : *De l'Enfantine.*

Je voudrais bien, pour vous plaire,
Savoir tout ce qu'il faut faire;
Je vous donnerais, j'espère,
Le desir
De me choisir

LA VEUVE.

Il faut savoir à l'adresse
Toujours unir la bonté,
L'esprit à la politesse,
La douceur à la gaîté.

ENSEMBLE

Un fat se croit sûr de plaire ;
Mais l'amant qui désespère
Fait souvent naître, au contraire,
Le desir
De la choisir.

TABARIN.

Eh bien ! puisque pour vous plaire,
Je ferai tout ce qu'il faut faire,
Tout bas, vous sentez, j'espère,
Le desir
De me choisir.

PHILIPPE.

Trop heureux qui, pour vous plaire,
Ferait tout ce qu'il faut faire ;
Mais à peine, si j'espère
D'obtenir
Un seul soupir.

TABARIN.

Est-ce tout ?

LA VEUVE.

Je le veux sur-tout,
Modeste et discret..

TABARIN.

Je suis bien son fait.

LA VEUVE.

Tendre et complaisant.

TABARIN et PHILIPPE.

Tu vois à présent
Qu'elle a dans le fait
Fait
Trait pour trait
Mon portrait.

(*Ils reprennent en trio.*)

ENSEMBLE.
LA VEUVE. Un fat se croit sûr de plaire, etc.
TABARIN. Eh bien ! puisque pour vous plaire, etc.
PHILIPPE. Trop heureux qui, pour vous plaire. etc.

La veuve sort en regardant Philippe avec une prédilection marquée.

SCÈNE III.

PHILIPPE, TABARIN.

TABARIN.

TE fusses-tu rompu le cou lorsqu'il te prit envie de t'établir sur le Pont-neuf.

PHILIPPE.

M'aurais tu guéri ?

TABARIN.

Au surplus, cela prouve qu'elle est comme les autres femmes, coquette, volage, inconstante, perfide, capricieuse....

PHILIPPE.

Et toi aussi, tu dis des injures aux femmes ?

TABARIN.

Elles m'ont joué bien des fois; mais si je perds mes pas près de la veuve, je renonce aux autres.

PHILIPPE.

Tu me fais trembler pour le beau sexe.

TABARIN.

Je le connais, le beau sexe, et je m'en méfie.

AIR : *De la vigne à Claudine.*

La femme est une rose,
Dont la fraîcheur séduit;
Le papillon s'y pose,
Il se blesse et s'enfuit.
Son destin me chagrine,
Je dis avec douleur :
Ah! faut-il que l'épine
Soit si près de la fleur?

PHILIPPE, *même air.*

Du jardin de la vie,
La femme est l'ornement;

C'est la rose chérie
Que l'épine défend.
Sa piqure chagrine,
Voyez le grand malheur !
Le mal que fait l'épine
Est guéri par la fleur.

TABARIN.

Pourvu que tu cherches cette fleur ailleurs qu'à la Pomme-de-Pin.

PHILIPPE.

Voilà ce que je ne saurais te prômettre, si la veuve encourage mes poursuites.

TABARIN.

Tu n'en es que trop sûr, morbleu !

PHILIPPE.

Tu m'enchantes.

TABARIN.

Mais où diable a-t-elle les yeux ?

PHILIPPE.

C'est ce qu'on pourrait demander si elle t'avait choisi.

TABARIN.

Enfin, j'ai un état, moi.

PHILIPPE.

Et un bel état assurément !

TABARIN.

Plus noble que le tien.

PHILIPPE.

Je n'en suis pas d'accord.

TABARIN.

Je descends d'Hypocrate.

PHILIPPE.

Et moi d'Anacréon.

TABARIN.

Et tu crois te rendre utile en passant ta vie à chanter.

PHILIPPE.

AIR : *Nous n'avons qu'un temps à vivre.*

C'est un bon usage à suivre,
Pour conserver la santé :
Moi, la gaîté me fait vivre,
Et je fais vivre la gaîté.

Contre les chagrins de la vie
L'ennui te sert-il de soutien ?
En chantant, moi, je les oublie ;
En chantant, je me porte bien.

C'est un bon usage à suivre, etc.

2.

TABARIN.

Ta folle gaîté m'importune.

PHILIPPE.

Au sermon va donc te placer.

TABARIN.

Mais en chantant fais-tu fortune ?

PHILIPPE.

Du moins j'apprends à m'en passer.

C'est un bon usage à suivre, etc.

TABARIN.

Pour la gaîté je n'en manque pas, et long-temps avant qu'il ne fut question de toi, j'avais le privilège exclusif de faire rire tout Paris....

PHILIPPE.

A tes dépens. Quoiqu'il en soit, mon cher, comme tu as sur la belle veuve des prétentions....

TABARIN.

Fondées.

PHILIPPE.

Fondées, ou non ; je me trouve aujourd'hui ton rival, il faut que la force....

TABARIN.

Ou l'adresse en décide.

PHILIPPE.

L'adresse, soit.

TABARIN.

Tantôt, devant notre auditoire accoutumé, chacun de nous déployera ses moyens, et le vaincu....

PHILIPPE.

Cédera ses prétentions sur la veuve, et ne reparaîtra plus au Pont-neuf.

TABARIN.

Ce qui me rassure, c'est que Boileau sera parmi nos juges, et comme il a du goût....

PHILIPPE.

Boileau !

TABARIN.

Vient dîner à la Pomme-de-Pin; tout exprès pour se moquer de toi.

PHILIPPE, *se parlant.*

J'aurai Boileau parmi mes auditeurs ! je vais lui chercher mon recueil.

AIR : *De la pipe de tabac.*

Je veux lui chanter, et lui lire
Mes rondes, mes couplets nouveaux,
Et du moins je veux pouvoir dire
Que j'ai fait rire Despréaux. (bis)

TABARIN.

Vainement ton orgueil s'en pique;
Ton receuil tu dois le sentir,
Est sur d'éveiller la critique.

PHILIPPE.

Tu resteras pour l'endormir. (*bis*)

TABARIN.

TABARIN.

Adieu donc, M. flon, flon.

PHILIPPE.

Au revoir, docteur Ipecacuana. (*Il sort*).

SCÈNE V.

TABARIN, *seul.*

Oui, va, mon petit ami, tu ne te doutes guères de ce que je vais t'opposer. Le Pont-neuf et la veuve me resteront, je l'espère.... Malgré ça, je suis bien heureux d'avoir rencontré M. Colletet : c'est celui-là qui est un fameux poëte ! J'espère que la parade qu'il m'a promise va rétablir un peu mon crédit, baissé depuis l'arrivée de ce maudit chanteur.... Mais il tarde bien, ce me semble, M. Colletet. Ah! c'est qu'il met le temps à composer mon affaire, et il a raison ; on ne fait rien de bon quand on travaille vîte.

Air : *Du Vaudeville du Procès.*

Bien des auteurs s'en vont chantant,
Dans quelque bluette nouvelle,
La circonstance, et bien souvent
Ils disparaissent avec elle ;
Pour la faire, ils sont six, sept, huit ;
Mais souvent la pièce ignorée,
Qui leur a fait passer la nuit,
Ne passe pas la soirée.

Au lieu que M. Colletet....

SCÉNE VI.

TABARIN, BOILEAU, le Comte DU BROUSSIN.

BOILEAU.

AH! ça, M. le comte, où me conduisez-vous?

TABARIN, *à Part,*

Ce n'est pas encore lui. Rentrons et guettons. (*Il rentre chez lui*).

DU BROUSSIN.

Nous voici arrivés, mon cher Despréaux. Lisez.

BOILEAU.

A la Pomme de Pin; la veuve Crenet. Et c'est là que vous m'amenez dîner? Vous voulez donc me fournir le sujet d'une seconde satyre.

DU BROUSSIN.

Vous m'avez assez maltraité dans la première.... à ce qu'on dit; car je ne lis guères ces sortes de choses-là.

BOILEAU.

Convenez aussi que votre repas.....

DU BROUSSIN.

Je n'avais pas veillé moi-même à la cuisine.

BOILEAU.

AIR: *Cet arbre apporté de Provence.*

Potage froid, bouilli bien fade,
Pigeon maigre et de mauvais goût;
Peu de sel, mais force muscade.

DU BROUSSIN.

Exprès on en a mis par-tout.

BOILEAU.

Un maudit laquais que j'implore,
Verse à regret un méchant vin.

DU BROUSSIN.

Le dessert ?

BOILEAU.

Fut bien pis encore,
On annonça l'abbé Cottin.

DU BROUSSIN.

Aujourd'hui vous ne le verrez pas.

BOILEAU.

Quoi qu'il en soit, pour un gourmet comme vous, donner un repas sur le Pont-neuf, c'est un peu singulier.

AIR : *Vaudeville des Visitandines.*

Vous, partisan de la bouteille,
N'auriez-vous donc pas dû savoir
Qu'au Pont-Neuf le jus de la treille
Sent toujours un peu le terroir.

DU BROUSSIN.

Ici comme ailleurs.

Tel marchand de vin qui prospère
Bien loin des ponts, bien loin de l'eau,
Sans nul effort, dans son caveau,
Met en bouteille la rivière.

D'ailleurs j'ai une raison pour vous conduire ici.

BOILEAU.

Y aurait-on inventé quelque ragoût nouveau ?

DU BROUSSIN.

Ce n'est pas cela. Je veux que vous reveniez de votre prévention contre un homme qui n'est pas tant à dédaigner que vous le croyez.

BOILEAU.

Et cet homme est ?

DU BROUSSIN.

Philippe le Savoyard.

BOILEAU.

Ah! vous m'amenez voir le Colletet du Pont-neuf:

qui, comme l'autre, sans doute, crotté jusqu'à l'échine....
(On entend des éclats de rire).

DU BROUSSIN.

Dieu me pardonne, le voici lui-même.

BOILEAU.

Le Savoyard !

DU BROUSSIN.

Non, Colletet.

BOILEAU.

C'est tout un.

DU BROUSSIN.

Il a une demi-douzaine de décrotteurs à ses trousses.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, COLLETET, DÉCROTEURS, Mdes. DE BOUQUETS, UN COCHER.

UNE Mde. DE BOUQUETS.

AIR : *Allez-vous en gens de la noce.*

Monsieur va sans doute à la noce,
Voudrait-il un joli bouquet ?

LE DÉCROTEUR.

Monsieur veut-il un coup de brosse ?
Je suis leste, et c'est bientôt fait.

LA MARCHANDE.

Prenez, payez.

LE DÉCROTEUR.

Allons, voyez.

LE COCHER.

Monsieur voudrait-il un carosse ?

COLLETET.

Tu vois que je vais bien à pieds.

TOUS.

Pourquoi prendrait-il un carrosse ?
On voit qu'il sait marcher à pieds. *(Ils sortent).*

COLLETET, *à part, voyant Boileau.*

Boileau ! la maudite rencontre !

DU BROUSSIN.

Eh ! bon jour, M. Colletet, quel heureux hazard ?...

COLLETET.

Vous même, M. le comte, qui croyait vous rencontrer sur le Pont-neuf ?

BOILEAU.

Je m'imagine qu'on vous y voit plus souvent que nous.

COLLETET.

J'aurais été surpris que M. Boileau ne décochât pas l'épigramme.

BOILEAU.

Près de vous c'est si naturel.

DUBROUSSIN.

Au surplus ne soyez pas étonné de nous voir ici, un motif de curiosité.

BOILEAU.

L'envie de nous égayer un instant.

COLLETET, *à part.*

Saurait-il ce qui m'amène ?

BOILEAU.

Un ridicule à saisir.

DUBROUSSIN.

Un original à voir.

COLLETET.

Ou plutôt une critique bien méchante à faire ; car vous faites tant de satyres ! . . .

BOILEAU.

Il y a tant de sots !

COLLETET.

Vous en voyez partout.

BOILEAU, *le fixant.*

C'est vrai.

COLLETET.

AIR : *Du pas redoublé.*

Empoisonnant tous vos écrits
Du fiel de la satyre,
Vous maltraitez cent beaux esprits
Qu'au Louvre l'on admire.

BOILEAU.

Mauvais auteur,
Et plat rimeur,
Voilà ce que je fronde.

DUBROUSSIN.

Mon cher, vous dites, en honneur,
Du mal de trop de monde.

COLLETET.

Sans doute, et rien ne peut justifier le reproche que vous m'avez fait, à moi, d'aller chercher mon pain de cuisine en cuisine.

DUBROUSSIN.

A propos de cuisine, je vais un peu veiller à la nôtre. (*Bas à Boileau*). Tirez-vous de là comme vous pourrez. (*Il entre dans le cabinet*).

BOILEAU.

Je n'ai pas affaire à forte partie.

SCÈNE VIII.

BOILEAU, COLLETET.

BOILEAU.

CHER M. Colletet, la satyre vous déplaît donc fort.

COLLETET.

Et à bien d'autres.

BOILEAU.

Je le crois.

COLLETET.

Encore si vous aviez distribué l'éloge et le blâme avec impartialité, mais non.

AIR: *Mes bons amis.*

Perrin,
Bardin,
Ménardiere et Corbin,
Chapelain,
Cottin,
Malleville,
Gombaut,
Haynaut,
Et Maynard et Boursault,
Perrault,
Quinault;
Et Titreville,
Pradon, Sofal, Boyer,
La Serre, Pelletier,
Et mille auteurs qu'au Parnasse on estime;
Dans vos satyres sont placés,
La raison les eût effacés.

BOILEAU.

Mais j'en ai besoin pour la rime.

COLLETET.

Belle excuse!... Tous ces auteurs qu'il vous a plu de vouer au ridicule....

BOILEAU.

C'est par modestie que vous ne vous citez pas dans le nombre.

COLLETET.

Croyez-moi, l'on encourage bien plus le talent par l'éloge que par la satyre.

BOILEAU.

Et à qui faut-il donner des éloges?

COLLETET.

AIR : *Trouverez-vous un Parlement.*

Pour nous plaire, au lieu de railler,
Prenez une route plus sûre,
Vantez le style de Boyer,
Les graces de l'abbé de Pure :
Vantez les sermons de Cottin,
De Gombaut l'aimable délire,
Les vers heureux de Chapelain.

BOILEAU.

Mais c'est toujours une satyre.

COLLETET.

Si vous ne voyez dans la littérature que des critiques à faire, occupez-vous de morale.

Même air.

Vantez la modeste pudeur,
Vantez l'amitié conjugale,
Vantez la bonne foi, l'honneur,
Vantez la candeur virginale.
Vantez la douce humanité,
De la vertu vantez l'empire,
Vantez les mœurs, la probité.

BOILEAU.

Oh ! c'est bien une autre satyre.

COLLETET.

Quoiqu'il en soit, j'ai là certain ouvrage de moi qui surprendra bien du monde.

BOILEAU.

Oui s'il est bon.

SCENE

SCÈNE IX.

LES MÊMES, TABARIN.

TABARIN.

ET allons donc, M. Colletet, allons donc.

COLLETET, *à part.*

Chut! peste soit de l'animal!

TABARIN.

Eh bien! m'avez-vous apporté ce que vous m'avez promis?

COLLETET, *bas.*

Mais, taisez-vous donc : c'est Boileau.

TABARIN.

Que ce soit Boileau, que ce soit le diable, peu m'importe. Vous vous êtes chargé de me composer trois ou quatre scènes : il me les faut.

BOILEAU.

C'est-là, sans doute l'ouvrage qui doit mettre le sceau à votre réputation?

COLLETET.

Peut-être.

BOILEAU.

Et c'est le Pont-neuf que vous choisissez pour théâtre?

TABARIN.

Et Tabarin pour acteur, ç'à n'en ira pas plus mal.

BOILEAU.

Ma foi, c'est très-prudent à vous, mon cher Colletet, de faire jouer vos pièces sur le Pont-neuf.

AIR: *Des fraises.*

Au théâtre, bien souvent,
Un railleur vous persiffle,

Mais un auteur le bravant,
Ne trouve ici que le vent
Qui siffle. (*ter*).

COLLETET.

C'est déjà trop.

BOILEAU.

Au surplus, la pièce sera digne de l'acteur.

TABARIN.

A quel titre ai-je ma part dans vos complimens ?

BOILEAU.

Je n'aime pas même les bons médecins, ainsi jugez.

TABARIN.

Tenez, nous n'aurions pas le dessus avec lui, ainsi lisez-moi tout de suite....

BOILEAU.

Des vers de M. Colletet ? Ah ! Monsieur, je vous demande la permission....

TABARIN.

Mais....

BOILEAU.

De ne pas les entendre.

COLLETET.

Non, Monsieur, non, restez ; nous vous cédons la place.

BOILEAU.

Ma foi, c'est bien généreux ! il ne tenait qu'à vous de me la faire quitter.

SCÈNE X.

BOILEAU, seul.

Ce pauvre Colletet ! il est furieux de m'avoir rencontré là, surtout de m'avoir rendu témoin.... (*On entend un violon*). Mais, qu'entends-je ? Est-ce l'orchestre de Philippe ?

SCÈNE XI.

BOILEAU, PHILIPPE.

PHILIPPE, (*sans voir Boileau*) *et composant.*

AIR : *Ah ! voilà la vie.*

A la chansonnette,
Savoir marier
Un air qu'on répète
Dans tout le quartier :
C'est ce que doit faire
Pour plaire (*bis*).
C'est ce que doit faire
Un adroit chansonnier.

BOILEAU, *à part.*

Voici notre homme, écoutons.

PHILIPPE.

Comme la critique
Pourrait ennuyer,
D'un refrein comique
Savoir l'égayer :
C'est ce que doit faire ;
etc.

BOILEAU, *à part.*

Moins mauvais que je ne l'aurais cru.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DUBROUSSIN.

DU BROUSSIN, *sortant du cabaret, avec une serviette.*

AH ça, je vais toujours me mettre à table en vous attendant. (*Voyant Philippe*). Mais voilà notre chanteur, je serai bien aise de le voir aux prises avec le critique.

PHILIPPE, *même air.*

Etre à la buvette
Toujours le premier,
Et de la guinguette
Sortir le dernier;
Ah! voilà la vie,
La vie
Suivie,
Ah! voilà la vie
D'un joyeux chansonnier.

DU BROUSSIN et PHILIPPE.

Ah! voilà la vie,
etc.

DU BROUSSIN.

Pensée philosophique. Vous prêchez d'exemple, mon cher Philippe, et vous avez raison.

PHILIPPE.

Un verre de vin, une jolie femme, point de bonheur sans cela.

BOILEAU.

Ah! vous êtes de connaissance!

DU BROUSSIN.

Depuis le temps que je fréquente la Pomme-de-Pin, c'est tout simple, mon cher Boileau.

PHILIPPE.

Boileau ! Boileau Despreaux ? parbleu, confrère....

BOILEAU.

Confrère ! il est plaisan t; moi l'ennemi des mauvais poëtes.

PHILIPPE.

Et par conséquent mon ami.

BOILEAU.

Un moment.

PHILIPPE.

On me connait au Pont-neuf, et tel que jadis Homère...

BOILEAU.

Je ne m'attendais pas à cette comparaison.

DU BROUSSIN.

Ni moi. Je ne connais pas Homère; mais c'est un poëte si fameux, à ce qu'on dit.

PHILIPPE.

Fameux, d'accord. Il chantait dans les carrefours de la Grece : moi, je chante dans ceux de Paris ; il était aveugle, et moi j'ai de fort-bons yeux, voilà toute la différence.

BOILEAU.

Oui, mais cet aveugle sublime tient au Parnasse le premier rang et la double colline.... Vous ne connaissez guères cela.

PHILIPPE.

Permettez donc.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Le Pont-Neuf est mon Parnasse ;
La gaîté, mon Appollon ;
Et je prise cette place
Plus que le sacré Vallon.

De ceux que Phœbus inspire,
Je suis le premier, je croi;
Sitôt qu'il commence à luire,
Tous ses rayons sont pour moi.

BOILEAU.

Et l'Hypocrène coule-t-il sur ce nouveau Parnasse?

PHILIPPE, (*même air*).

Que m'importe la fontaine
Qui coule au sacré vallon!
Ici, la samaritaine
Arrose mon hélicon;
Y puisant à tasse pleine,
Je compose ma chanson;
Je chante, et mon hypocrène
M'accompagne en carrillon.

DU BROUSSIE.

Ah! ça; mais les poëtes n'ont-ils pas aussi un certain cheval, qu'ils nomment Pégaze; où le prenez-vous sur lePont-neuf?

PHILIPPE.

AIR: *Charmante Gabriëlle.*

Dans ma joyeuse extase,
Je sais, chaque matin,
Prendre pour mon Pegase
Ce cheval, mon voisin;
Il me peut à la gloire
Conduire ici,
Il fit à la victoire
Voler Henri.

DU BROUSSIN.

Voilà bien l'amour-propre des poëtes!

BOILEAU.

En prenez-vous la qualité?

PHILIPPE.

Pourquoi pas.

BOILEAU.

Un chansonnier !

PHILIPPE.

Qui compte autant de partisans que d'auditeurs, et l'on ne dirait pas la même chose d'un satyrique.

AIR: *Mon père était pot.*

Lorsque dans vos malins écrits
Vous maltraitez les femmes,
Les froids et caustiques esprits
Goûtent vos épigrammes;
Mais l'amant discret,
Vous lit à regret;
L'époux heureux vous fronde.
Vos vers excellens,
S'ils étaient galans,
Plairaient à tout le monde.

DU BROUSSIN, *à Boileau.*

Ce n'est pas moi qui lui fais dire.

BOILEAU.

Ah ! Monsieur se pique de galanterie.

PHILIPPE, (*même air*).

Moi j'attaque d'un vers malin
La sottise et le vice;
Mais mon cœur, à l'amour enclin,
Aux belles rend justice:
Je sais chaque jour,
Chanter tour à tour,
Et la brune et la blonde.
Or, quand un couplet
A la beauté plaît,
Il plaît à tout le monde.

BOILEAU.

Ou du moins à la moitié du monde. Mais pour cela il faut du talent.

DU BROUSSIN.

On dit que Philippe n'en manque pas.

BOILEAU.

Oui, s'il quittait ce malheureux genre de turlurette, de flon flon.

PHILIPPE.

Quitter le flon flon, je n'ai garde.

AIR: *Frère Jean à la cuisine.*

Le flon flon, malin, caustique,
Naquit de l'esprit français.
Sans l'appui de la musique,
Le flon flon a du succès.
En chanson,
La raison
Plaît moins que le sel attique
D'un refrein bien satyrique,
Assaisonné d'un flon flon.

2.

Le flon flon à la morale
Fait plus de bien qu'on ne croit;
A réprimer le scandale,
Le flon flon est fort adroit.
Un sermon,
Fût-il bon,
Endort tout un auditoire;
Mais sans peine la mémoire
Retient un malin flon flon.

3.

Répandant le ridicule,
Proclamant la vérité;

Par-tout

Par-tout le flon flon circule;
Par-tout il est redouté.
Tel au son
Du canon
Sait opposer son courage,
Dont vous verriez le visage
Pâlir au son du flon flon. (*ter*).

BOILEAU.

D'honneur, il m'a presque séduit.

PHILIPPE.

Vous faire revenir de la prévention que vous aviez contre moi, c'est à quoi se borne mon ambition.

BOILEAU.

En ce cas elle est satisfaite.

PHILIPPE.

Pourvu que vous ne changiez pas d'avis quand vous m'aurez vu disputer la main de l'aimable cabaretiere.

DU BROUSSIN.

Disputer! et contre qui?

PHILIPPE.

Contre Tabarin, qui s'est adjoint....

BOILEAU.

Colletet, pour être doublement sûr de la défaite.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, La Veuve CRENET.

(*Pendant cette scène, la veuve Crenet a l'air piqué, et s'éloigne de Philippe*).

LA VEUVE.

QUAND ces Messieurs voudront se mettre à table.

BOILEAU.

Oh! nous avons quelque chose de plus intéressant.

DU BROUSSIN.

De plus intéressant qu'un dîner?

BOILEAU.

Un combat dont nous allons être témoins.

LA VEUVE.

Un combat !

BOILEAU.

Qui vous intéresse particulièrement.

LA VEUVE.

Qui m'intéresse !

PHILIPPE.

Ce sera vous qui couronnerez le vainqueur.

LA VEUVE.

Expliquez-vous.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, COLLETET, TABARIN.

TABARIN.

Vous aviez raison, votre pièce est charmante !

COLLETET, *se frottant les mains.*

Ah ! messieurs de la cabale, nous verrons....

PHILIPPE.

Voilà mon rival, c'est à moi de décider la victoire. (*A Boileau*). Décidez la jolie veuve, je vais appeler mes juges.

TABARIN, *à Colletet.*

Placez-vous-là pour mieux juger de l'effet.

COLLETET.

Mettez de la chaleur dans tous mes vers.

BOILEAU.

Grands Dieux ! que d'ouvrage ! (*Colletet fait un faux pas*) Prenez garde de tomber.

COLLETET.

C'est bon, c'est bon.

[*Philippe monte sur une estrade, et prélude l'air* : Une tendre folie. *Tabarin monte sur ses tréteaux. Boileau et du Broussin entrent au cabaret, ainsi que la Veuve. Colletet entre chez Tabarin : ce dernier donne du cor.*

SCÈNE XV.

PHILIPPE, TABARIN, Peuple.

CHŒUR.

AIR : *Une tendre folie.*

Fatigués de l'ouvrage,
Ici, nous nous pressons ;
Pour rendre le courage
Rien ne vaut des chansons.

TABARIN, *criant.*

On court à mes parades,
Et mon baume est vanté,
Plus je vois de malades,
Et plus j'ai de santé.

CHŒUR.

Fatigués de l'ouvrage,
etc.

PHILIPPE.

Venez, joyeux apôtres,
Venez de mon côté,
C'est la gaîté des autres
Qui double ma gaîté.

CHŒUR.

Fatigués de l'ouvrage,
etc.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, BOILEAU et DU BROUSSIN *à une croisée du cabaret* ; La Veuve CRENET *à une autre*, les GARÇONS *sur la porte* ; COLLETET, *seul à une croisée de Tabarin* ; PHILIPPE et TABARIN *sur leurs treteaux* ; LE PUBLIC *garnissant la scène*. *C'est durant cette scène que tout se dispose de la manière qu'on vient d'indiquer.*

TABARIN.

ACCOUREZ vieillards, accourez infirmes, accourez boiteux....

PHILIPPE.

Accourez jeunes gens, accourez amis de la gaîté, de l'amour et de la bouteille.

TABARIN.

J'ai des remèdes anciens.

PHILIPPE.

J'ai des chansons nouvelles....

TABARIN.

Pour tous les maux.

PHILIPPE.

Pour tous les goûts.

TABARIN.

Avec mes remèdes, on guérit de tout.

PHILIPPE.

Avec mes chansons on rit de tout.

TABARIN, *criant et se démenant seul.*

Allons, allons, ne vous pressez pas : chacun à son tour; il y en aura pour tout le monde.

PHILIPPE.

Voici une chanson que j'ai faite.

TABARIN.

Voilà une parade que j'ai fait faire.

COLLETET, *à la croisée.*

Dites donc par qui ?

TABARIN.

Après la pièce. (*Tout le monde se met aux croisées*).

BOILEAU.

Voyez donc ce pauvre Colletet! quel nombreux auditoire! on dirait de Cotin en chaire.

DU BROUSSIN.

C'est ma foi vrai. (*Philippe s'accorde*).

TOUS.

Chut!

PHILIPPE, *ouvrant son cahier bleu.*

Pont-neuf critique et moral...

TABARIN.

Excellent baume du Pérou....

PHILIPPE.

Récréatif, instructif et philosophique.

TABARIN.

Lénitif, apéritif et spécifique.

TOUS, *à Tabarin.*

Paix ! paix ! paix !

PHILIPPE.

Je recommence ; attention s'il vous plait. Pont-neuf critique et moral, instructif recréatif et philosophique. *Autant en emporte le vent.*

BOILEAU.

Au Pont-neuf, c'est de circonstance.

DU BROUSSIN, *avec un geste expressif.*

Et aujourd'hui surtout.

PHILIPPE, *s'accompagnant.*

(*Tabarin, en donnant du cor, l'interrompt et le force de recommencer*).

AIR : *Plantons le mai.*

Chanter le vent est mon projet,
Sur le Pont-Neuf, je trouve mon sujet,
Un sujet si beau me transporte !
Que de choses le vent emporte !
Mes chansons même, hélas ! trop souvent.
Autant en emporte le vent.

CHŒUR.

Ses chansons, etc.

TABARIN, *criant.*

Dans ce vaste univers.....

PHILIPPE. (*Deuxième couplet*).

Voit-on briller de beaux esprits ?
Le vent bientôt emporte leurs écrits :
Le vent, sur ses rapides aîles,
Emporte les attraits des belles
Et les projets de plus d'un savant.
Autant en emporte le vent.

CHŒUR.

Et les projets, etc.

TABARIN, *criant.*

Oui, dans cet univers....

PHILIPPE, (*Troisième couplet*).

Mille fois par jour, Harpagon,
Fait le serment de n'être plus fripon,
Pasquin de montrer du courage,
Et Marton de devenir sage.
Mais les sermens, hélas! trop souvent.
Autant en emporte le vent.

CHŒUR.

Mais les sermens, etc.

BOILEAU.

Oh! maintenant, je vois que la victoire n'est plus douteuse.

TABARIN.

Messieurs, je disais donc qu'en ce vaste univers,...

PHILIPPE. (*Quatrième couplet*).

Quittez son ennuyeux sermon,
Venez chez moi, j'ai du neuf, j'ai du bon,
Je dois plaire à plus d'une belle.

TABARIN.

Messieurs, ma parade est nouvelle,
Mes vers pompeux, mon baume excellent.
(*Le vent lui enlève tout*).

TOUS.

Autant en emporte le vent.

TABARIN.

Dieux! ma parade! quelle perte!

BOILEAU.

Pour la critique.

COLLETET, *sortant de la maison.*

Du moins on ne m'a pas sifflé.

BOILEAU.

C'est partie remise.

COLLETET, *à Tabarin.*

Courez après.

BOILEAU.

Oui, suivez-là. (*Colletet et Tabarin sortent*).

(*Tout leur monde chante*) :

Autant en emporte le vent.

SCENE DERNIERE.

LES MÊMES ; excepté TABARIN et COLLETET.

PHILIPPE, *à Boileau.*

EH bien ! mon succès ?

BOILEAU, *montrant la veuve.*

En voici le prix.

PHILIPPE.

Votre suffrage me flatte ; mais c'est d'une autre bouche que je voudrais apprendre. . . .

LA VEUVE

Ma foi, un homme qui plaît à tout le monde!

PHILIPPE.

Doit vous plaire aussi ?

LA VEUVE.

Et j'épouse Philippe.

PHILIPPE.

Oh ! comme je vais chanter!

DU BROUSSIN.

Et boire ; car en se mariant on fait une noce.

BOILEAU.

A ce qu'on dit.

DU BROUSSIN.

Ah ! ça, j'espère que vous le rayerez de vos satyres ?

BOILEAU.

Cela serait bientôt fait, si votre nom rimait avec le sien. (*On entend le carillon de la Samaritaine*).

PHILIPPE.

Tiens, la Samaritaine. Il semble que pour célébrer ma joie, tout soit d'accord sur le Pont-neuf.

VAUDEVILLE.

AIR : *Du Ballet des Pierrots* (*accompagné par le carillon*).

On dit l'amour volage en France,
Il faudra le fixer chez nous.

Il faudra donner de constance
Un heureux modèle aux époux.
L'amour, quoique dise la foule,
Rend chaque jour le plaisir neuf.
Avec lui le tems coule, coule,
Ainsi que l'eau sous le Pont-Neuf.

LA VEUVE.

Tombant d'un trône qui s'écroule,
Mainte coquette à soixante ans,
Quoique toujours le tems s'écoule
Se croit encore à son printems.
De même ce Pont où la foule
Passait avant mil-six-cent-neuf,
Quoique toujours l'eau coule, coule,
S'appelle toujours le Pont-Neuf.

DU BROUSSIN.

Je vois dans ce pont qu'on renomme
Un raport plus doux à saisir,
(*Montrant la statue de Henri IV.*)
Il nous représente un grand homme
Qui ne pourra jamais vieillir.
Un grand homme perce la foule,
Et son nom paraît toujours neuf,
Devant lui temps coule, coule,
Ainsi que l'eau sous le Pont-Neuf.

BOILEAU.

Dès qu'on a rimé quelques pages,
Aux chastes sœurs on fait la cour,
Chaque rimeur par ses ouvrages,
Prétend la charmer à son tour.
Mais les soupirans sont en foule,
Et les Muses ne sont que neuf,
Aussi la foule coule, coule,
Ainsi que l'eau sous le Pont-Neuf.

PHILIPPE, *au Public.*

Vous qu'ici chaque jour j'appelle,
Puisse notre petit tableau,
Comme le Pont qu'il vous rappelle,
Vous paraître toujours nouveau;
Pour le voir accourez en foule,
Dans ce local plein comme un œuf,
Qu'un public nombreux coule, coule,
Ainsi que l'eau sous le Pont-Neuf.

FIN.